



LA PROPAGATION DE LA CULTURE
AMERICAINE.
MOUVEMENT NATUREL DU A SA VIGUEUR,
OU STRATEGIE DELIBEREE ?

Mémoire de géopolitique

du Capitaine de Frégate Laurent CAILLARD

dans le cadre de l'étude dirigée "Les déterminants de la politique
étrangère américaine"

Directeur : Madame Denise ARTAUD
Directeur de recherches émérite au CNRS

Avril 2001

LA PROPAGATION DE LA CULTURE AMERICAINE.
MOUVEMENT NATUREL DU A SA VIGUEUR, OU STRATEGIE
DELIBEREE ?

SOMMAIRE

Partie I :

UNE HIERARCHIE DES CULTURES ?

Comment nous utiliserons le terme culture

Etude de deux cultures occidentales différentes

Puissance de la culture américaine

Facteurs favorables à sa propagation

Partie II :

MODES DE PROPAGATION DE LA CULTURE AMERICAINE

La lutte pour la domination du 7^{ème} art

Le développement des restaurants Mac Donald

La conquête de l'image

Autres exemples

Partie III:

LES RAISONS DE CETTE PROPAGATION

La modernisation

La mondialisation

Une stratégie délibérée

INTRODUCTION

Nous sommes à la fin du mois d'octobre.

Tous les murs de la ville sont couverts d'affiches qui engagent à aller au cinéma voir "Star War episode I" de Georges Lucas. Devant le "Drive-in" du restaurant Mac-Donald, la file de voitures s'allonge de minute en minute. On peut y voir quelques "Pick-up". Les livreurs de "Pizza Hut" sillonnent les rues, à fond sur leur cyclomoteur. Les téléspectateurs pourront voir aujourd'hui "Les feux de l'amour", "Les dessous de Palm Beach", "Sunset Beach" et "Le prix de l'éternité" sur l'une des grandes chaînes nationales. Sur une autre, l'on pourra voir "Flic de mon cœur", "Viper" puis "Addicted to love". Sur une troisième passera "Terminator" l'excellent film de James Cameron. Si le public souhaite s'informer, il pourra regarder CNN. Dans les magasins de sport, la silhouette grandeur nature de Michael Jordan se révèle toujours aussi efficace pour vendre des ballons de basket. Tous les endroits de loisirs du centre ville rivalisent pour créer les décorations à base de potirons, sorcières et toiles d'araignées les plus réalistes possibles. Puisqu'on en parle, voilà d'ailleurs les enfants qui commencent à fêter "Halloween" en allant de maisons en maisons pour réclamer des bonbons. Mais devant l'hôtel de ville, ce ne sont pas des bannières étoilées qui flottent mais bien des drapeaux tricolores puisque nous sommes en France et que l'on se prépare pour le 11 novembre.

On ne peut être que frappé par cette extraordinaire immixtion du mode de vie américain au sein de notre culture comme de celles qui nous avoisinent. Immixtion qui fait que nous ne sommes plus dépaysés lorsque nous nous rendons dans un pays occidental, puisque les repères commerciaux, les idoles, les intérêts culturels sont les mêmes que chez nous, à savoir les éléments de la culture américaine. Comment en sommes nous parvenus à ce point ?

Dans l'histoire des relations entre les Etats Unis et l'Europe, la première partie de l'histoire américaine a vu un apport massif de la culture européenne.

Curieusement, la grosse masse des immigrants du XIX siècle ne tentera pas d'implanter ses différentes cultures aux Etats Unis, même si de nombreuses villes comportent des quartiers

italiens, irlandais ou chinois. La majorité d'entre eux aura à cœur de se fondre le plus vite possible dans leur nouvelle patrie. L'exemple d'enfants d'immigrants ne parlant pas la langue de leurs parents est à cet égard frappante. C'est pourquoi ce siècle verra se développer un mode de vie américain dans un volet économique et industriel, tandis que l'Art et les modes resteront l'apanage de l'Europe.

La première guerre mondiale couronne d'une manière éclatante la puissance économique des Etats Unis, et si le monde ne le perçoit pas encore, sa puissance politique devient également prépondérante. Toutefois, la période de l'entre deux guerres reste équilibrée en matière de culture. Les échanges voient augmenter la part de l'Amérique, mais l'Europe continue à jouer un rôle plus qu'important. Néanmoins, nous voyons naître outre-Atlantique deux futurs conquérants qui font leurs premières armes : cinéma et musique moderne (jazz). Les modes de vie sont à présent foncièrement différents, mais leur interpénétration n'a pas démarré.

La seconde guerre mondiale va marquer une rupture très nette dans la hiérarchie des cultures, puisque c'est le moment où le courant va changer de sens. Philippe d'Hughes l'explique ainsi¹ : « La guerre de 1939-1945 va modifier totalement, au point de les inverser, les rapports Etats Unis / Europe, non seulement sur le plan politique, mais aussi sur le plan intellectuel. Les G.I. qui en 44/45 ont découvert une Europe détruite, affamée, ruinée, aux populations misérables, prêtes à toutes les soumissions pour quelques boîtes de conserve, quelques cigarettes ou un blouson de l'Air Force, ceux là rentreront chez eux avec une idée peu flatteuse du vieux continent. Crimes de guerre et règlement de comptes politiques achèvent de déconsidérer à leurs yeux des pays qui, occupants ou occupés, n'ont pas su s'épargner les immenses cataclysmes, dont eux-mêmes ont pu juger de visu les résultats désastreux . A leurs yeux, l'image du vieux monde n'en est certes pas grandie, pas plus qu'à ceux de leurs officiers ou des personnels civils mis en place dans les pays occupés ou les capitales alliées. A eux tous, aux délégués parlementaires américains envoyés en Europe, l'idée s'impose avec force que le sort du monde civilisé est désormais entre les mains des Etats Unis et de leurs élites dirigeantes».

La suite logique a été la progression sans entrave de leur culture et de leur mode de vie. A l'évidence, la culture américaine s'est répandue plus que nous pourrions le décrire. Laissons de côté CNN, Mac Donald et MTV pour citer quelques exemples moins connus :

- En 1974, le président Valéry Giscard d'Estaing a utilisé les conseils de consultant américains en politique afin d'assurer sa victoire lors de l'élection présidentielle.
- Une nouvelle sorte de lotissements fleurit en France. Il s'agit de cités hermétiquement closes et protégées par des vigiles. Ce concept vient des Etats Unis.
- Presque tous les "Talk Show" (ce nom lui-même administre la preuve) qui sont produits à la télévision française ont été conçus en Amérique.

On assiste à une uniformisation poussée des modes de vie, surtout dans le monde occidental, moins par un mélange des cultures que par un envahissement de la plus puissante dont la force paraît irrésistible.

Certaines zones du monde y résistent mieux que d'autres, parce qu'elles ont moins de liens avec les Etats Unis que les nations occidentales d'une part, et que d'autre part leur culture respective est encore très éloignée de celle de notre monde. Il s'agit de l'Inde, de la Chine, de l'Asie et du monde musulman.

Dans la suite de ce mémoire, nous nous attacherons à étudier les raisons qui expliquent que la culture américaine supplante toutes les autres. Les cultures réfractaires évoquées au paragraphe précédent pourraient être incluses dans l'étude. Toutefois, on peut imaginer que leur cas sera le même que celui des autres cultures non-américaines. En effet, elles suivront probablement la même voie que les autres sous la forme soit d'un rejet, soit d'une assimilation de plus en plus profonde, avec un décalage dans le temps impossible à déterminer.

Les mélanges entre différents modes de vie ne sont pas un phénomène récent. Ils sont aussi anciens que l'homme. Les écrans qui ont pu s'ériger au cours de l'Histoire entre différentes cultures étaient dans leur quasi-totalité dus à l'absence de liaisons géographiques entre les zones intéressées. Les seules exceptions ont été quelques régimes totalitaires, insignifiants sur l'échelle du temps. En revanche, dès que les interactions ont été possibles, les cultures se sont mélangées, provoquant un enrichissement mutuel. L'histoire fourmille également d'exemples

¹ Philippe d'Hugues, L'envahisseur américain, Hollywood contre Billancourt, p 160

de cultures conquérantes dont la supériorité leur a permis de s'imposer sans réciprocité. La Grèce et la Rome antiques en sont deux parfaites illustrations.

Déterminer si les conquêtes et les modes de dispersion de ces deux cultures antiques et celles de la culture américaine sont de même nature n'est pas l'objet de ce document, même si ce sujet passionnant a une influence sur les conclusions de cette étude. C'est pourquoi nous poserons comme postulat celui de dire que l'envahissement américain est plus rapide et s'attaque à des aspects plus divers que ses deux prédécesseurs, sans doute à cause des moyens de communication d'une rapidité incomparablement supérieure.

Si le fait que la civilisation américaine se répande d'une manière irrésistible est indiscutable, le fait de savoir pourquoi est nettement plus complexe. Ce mémoire tentera de faire émerger certains éléments de réponse.

C'est pourquoi, après avoir défini ce que le terme « culture » renfermera dans ce document, nous verrons en quoi deux exemples de cultures puissantes diffèrent.

Nous tenterons ensuite de mettre en lumière quelques caractéristiques de la culture américaine, puis de voir si elle ne profite pas à la fois d'un affaiblissement simultané des cultures "cibles"¹ et de l'attraction qu'exercent les Etats Unis sur la propre volonté des populations "cibles".

Nous aborderons alors le fond du problème, en dévoilant les voies que la culture américaine empreinte pour se propager, puis en voyant si elle le fait du seul fait de sa puissance supérieure, ou si cette propagation est le fruit d'une stratégie délibérée.

¹ Le terme "cibles" correspond aux cultures ou populations sur lesquelles le mode de vie américain tente d'augmenter son influence.

1. UNE HIERARCHIE DES CULTURES

1.1. Comment nous utiliserons le terme de « culture »

Dans la suite de ce document, nous comprendrons le mot “culture” dans plusieurs sens :

- Son sens le plus large possible, c’est à dire l’identité d’un peuple, à savoir l’héritage collectif qui permet aux individus qui le composent de réfléchir, de juger et de décider. Nous pourrions le comparer au terme de civilisation. Le professeur Bugnon-Mordant en cite les caractéristiques¹ : « l’héritage collectif d’un peuple, c’est sa langue, son histoire, son génie, ses acquis artistiques, littéraires, scientifiques et intellectuels. Ce sont aussi ses mœurs, qui recouvrent le système de valeurs d’une communauté, ses concepts, sa morale, ses conduites sociales, ses coutumes et traditions, sa manière de se vêtir, de s’alimenter, de travailler, de se distraire, d’envisager ses loisirs, d’aimer, de mourir ».
- Un second sens que nous assimilerons au mode de vie, avec ses coutumes, ses habitudes...
- Son sens habituel, à savoir les arts, la littérature, le cinéma, la musique.....

Le mot “culture” que nous utiliserons dans ce document évoquera tour à tour en fonction du contexte les trois sens que nous venons d’expliquer.

1.2. Etude de deux cultures occidentales différentes

Dans un but de simplification, nous n’examinerons que deux composantes importantes de la civilisation occidentale, à savoir une culture gréco-latine catholique d’une part, la française en l’occurrence, et la culture dite “dominante” américaine d’autre part.

L’intérêt d’utiliser la culture française est double. D’une part, nous la connaissons bien. D’autre part, elle se trouve être relativement différente de l’américaine et à ce titre, voir comment elle réagit face à « l’assaut » américain sera tout à fait révélateur.

¹ Philippe d’Hugues, L’envahisseur américain, Hollywood contre Billancourt, page 164.

Nous ne la décrivons pas en détail, car elle est bien connue de chacun d'entre nous, mais nous évoquerons les traits qui la différencient de l'américaine et qui sont de nature à expliquer les conquêtes de cette dernière.

Curieusement, on peut dire en premier lieu qu'elle partage avec la culture américaine des bases communes de la civilisation judéo-chrétienne comme les valeurs religieuses et la prépondérance des droits de l'homme. Néanmoins, de nombreuses différences existent. Nous nous contenterons de citer les quatre points qui expliqueront en partie la pénétration de la civilisation américaine, en en laissant une multitude de côté :

- Le socle de notre pays est l'Etat nation, c'est à dire qu'il est basé sur un territoire et un peuple réuni depuis longtemps. Les Français n'ont pas vraiment à cœur de propager leurs idéaux, si ce n'est dans les domaines des droits de l'homme, de la démocratie et des Arts.
- Cartésienne, notre culture fait beaucoup appel aux concepts et aux dogmes, en laissant de côté parfois les aspects pratiques d'un problème.
- Provenant des excès du XIXème siècle et de la réaction liée à l'utopie communiste, la solidarité sociale a pris une grande place dans notre pays, tout comme la propension à attendre beaucoup d'interventionnisme de la part de l'Etat dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres.
- Chez nous, la convivialité et l'art de vivre passent avant le confort matériel. A ce titre, le statut personnel lié au prestige d'un métier, d'un titre ou d'une fonction est toujours supérieur au statut produit par les revenus. L'enrichissement personnel n'est pas encore ce qui assure le plus de notoriété, et l'argent n'est pas au premier plan, car la base catholique de notre société l'interdit encore (pour combien de temps ?).

La culture américaine partage avec la nôtre les valeurs chrétiennes et démocratiques, même si elles ne s'expriment pas d'une manière identique. Néanmoins, de grosses différences existent.

A l'inverse des français, les Américains veulent laisser le plus de liberté possible à l'individu, et réduire le rôle de l'Etat, ce qui tend à laisser faire les forces non gouvernementales. Celui qui échoue ne peut s'en prendre qu'à lui-même, et chacun est poussé à assurer son avenir. L'éducation d'outre-Atlantique donne une grande place au développement de la personnalité, et une plus restreinte à l'accumulation de connaissance. Pragmatiques, les Américains ne se

soucient pas des dogmes, possèdent des capacités d'adaptation exceptionnelles. Ils sont moins arc-boutés sur des concepts que nous, et ne font aucun cas de ceux des autres.

Mais les traits les plus importants au regard de notre étude sont les suivants :

- A l'inverse de notre pays, les Etats Unis ne sont pas un Etat nation, mais un Etat idées¹ bâti autour d'un idéal : "Dieu pour tous, et chacun pour soi". En ce sens, chacun des américains considère comme naturel, à défaut de s'en faire un devoir, de promouvoir les idées qui structurent son pays : Dieu, et surtout la démocratie à la mode américaine ainsi que l'économie de marché.
- Malgré son caractère puritain, leur culture protestante réconcilie la religion et la recherche de la prospérité matérielle sur terre. La réussite financière constitue à ce titre la base de la reconnaissance, avant le statut lié à la profession ou à l'activité. C'est pourquoi l'argent joue un rôle central dans cette société, et le but avoué de tout américain est d'en gagner le plus possible.

Ainsi, même si nos deux nations appartiennent au même camp et sont amies depuis longtemps, ces différences culturelles sont importantes, et nous verrons par la suite comment elles sont de nature à expliquer la raison pour laquelle la culture américaine est si conquérante.

1.3. Puissance de la culture américaine

Il paraît important pour parvenir à nos fins, de déterminer si la culture américaine possède une réelle supériorité sur ses contreparties. Pour ce faire, nous tenterons de savoir en premier lieu si elle peut être qualifiée de plus riche ou plus profonde. Ensuite, nous examinerons sa vivacité et sa vigueur.

Une culture riche ?

Il est très difficile de dire objectivement si telle ou telle littérature, telle ou telle musique, telle ou telle peinture, et d'une manière plus globale, tel ou tel mode de vie sont supérieurs les uns

¹ Jacques Andréani : "L'Amérique et nous"

par rapport aux autres. Seuls des critères historiques sur le très long terme nous permettraient de le faire. Ce n'est que plusieurs centaines d'années après leur disparition que l'on a pu admettre la prééminence des civilisations grecque et latine, même si leur richesse était admise dès leur âge d'or. Au demeurant, les statistiques qui suivent apporteront quelques réponses.

Télévision et radio

| | | ETATS UNIS | JAPON | ALLEMAGNE | FRANCE | ROYAUME UNI |
|---|--|------------|-------|-----------|--------|-------------|
| 1 | Postes de radio pour 1000 habitants (1997) ¹ | 2116 | 956 | 948 | 946 | 1443 |
| 2 | Postes de télévisions pour 1000 hab. (1997) ¹ | 806 | 686 | 567 | 595 | 521 |
| 3 | Heures hebdomadaires passées à regarder la télévision ² | 29 | 28 | 19 | 21 | / |

De ce premier groupe de statistiques, on déduit que la télédiffusion a plus pénétré les Etats Unis que le reste du monde. Le facteur chronologique est à l'origine de ce fait puisque la télévision a vu le jour outre-Atlantique. Néanmoins, la diffusion mondiale de ce média écarte à présent cette raison, et nous laisse penser qu'il s'agit d'une tendance lourde. Or, sans pousser plus loin l'étude de cette question, tout le monde s'accorde pour dire que la sphère télévisuelle diffuse en moyenne une culture plus pauvre que les autres médias. Au demeurant, il est difficile de corréler l'éventuelle richesse de la culture américaine avec ce fait. La télévision est-elle plus utilisée outre-Atlantique parce que les Américains sont moins exigeants ? Ou les Américains sont-ils devenus moins exigeants parce qu'ils possèdent la télévision depuis plus longtemps ? Au demeurant, d'après les études de très nombreux sociologues, l'excès de télévision n'est pas de nature à améliorer le contenu d'une culture, ni ne traduit sa richesse.

Lecture

| | | ETATS UNIS | JAPON | ALLEMAGNE | FRANCE | ROYAUME UNI |
|---|--|------------|-------|-----------|--------|-------------|
| 4 | Nombre de journaux quotidiens pour 1000 Hab. (1996) ¹ | 212 | 566 | 311 | 218 | / |
| 5 | Titres de livres pour 10 000 hab. ³ | 1.8 | 3.6 | 9.3 | 7.7 | 9.2 |

¹ Livres des statistiques de l'Unesco, édition 2000¹ A.C. Nielsen

² A.C. Nielsen (Northbook III)

³ Livres des statistiques de l'Unesco, édition 1990

| | | | | | | |
|---|---|-----|-----|-----|-----|---|
| 6 | Livres de philosophie publiés par million d'habitants ¹ | 3 | 12 | 30 | / | / |
| 7 | Visites annuelles dans un musée par personne (1984-1987) ¹ | 1.4 | 0.8 | 1.3 | 0.2 | / |

Ce deuxième groupe de statistiques met sur la sellette notre habitude à vanter notre culture, lorsqu'on observe la ligne consacrée aux visites dans les musées. Ceci prouve que la question est d'une grande complexité. Néanmoins, le faible nombre de livres publiés aux Etats Unis sont un autre indice qui pourrait illustrer une certaine pauvreté de la culture américaine. Ceci se révèle encore plus exact dans le cas des livres de philosophie, qui pourrait symboliser la dissémination de la réflexion de profondeur. Aux chiffres présentés, on ajoutera le cas du Danemark qui, champion toutes catégories, publie 80 fois plus de livre de réflexion par million d'habitants que les Etats unis.

Education

| | | ETATS UNIS | JAPON | ALLEMAGNE | FRANCE | ROYAUME UNI |
|----|---|------------|-------|-----------|--------|-------------|
| 8 | % du PNB dépensé pour l'éducation (1994) ¹ | 5.4 | / | 4.8 | 6.0 | / |
| 9 | % du budget consacré à l'éducation (1994) ¹ | 14.4 | / | 9.6 | 10.9 | / |
| 10 | Jours de classe dans une année scolaire moyenne ² | 180 | 243 | 210 | 185 | 192 |
| 11 | % de la population entre 18 et 24 ans qui savent que la population des Etats Unis est comprise entre 150 et 300 millions ³ | 32 | 41 | 42 | 35 | 32 |
| 12 | Résultats moyens lors d'un test de science proposé à des élèves de 14 ans (1983-1986) ⁴ | 16.5 | 20.2 | / | / | 16.7 |
| 13 | % de la population qui pense absolument nécessaire de parler une langue étrangère (1988) ³ | 15 | 29 | 35 | 51 | 16 |

Ce troisième groupe de statistiques tente prudemment une rapide analyse du système éducatif américain. Celui-ci dispose des mêmes ressources financières que ses homologues. La différence constatée dans le nombre de jours de classe n'est pas significative. Toutefois, les chiffres suivants illustrent le niveau inférieur de l'enseignement qui y est dispensé. Ce fait a même été avoué par le gouvernement américain lui-même, qui en 1983, publiait dans un rapport intitulé "A nation at risk" : « Si le gouvernement d'une puissance étrangère avait

¹ Livres des statistiques de l'Unesco, édition 2000

² Education Commission of the states clearinghouse, Janvier 1991

³ An international gallup survey, 1988

⁴ International Association for the evaluation of educational achievement, "Science achievements in 17 countries. A preliminary report", 1988

tenté de nous imposé un système éducatif tel que le nôtre actuellement, nous aurions considéré ceci comme un acte de guerre».

Ce jugement doit toutefois être tempéré par plusieurs points. En premier lieu, l'éducation américaine met moins l'accent sur l'accumulation de connaissances, mais plus sur le développement de la personnalité. Alors que la France possède une "école de la raison", les Etats Unis dispose d'une "école de la vie" qui est tournée vers cette vie sociale et professionnelle : les disciplines élémentaires (histoires, langues...) sont souvent remplacées par des disciplines d'éveil qui favorisent la créativité aux dépends de la culture. En second lieu, le caractère directement applicable au monde du travail de l'enseignement américain se révélerait peut être même supérieur à ses contreparties européennes, lorsqu'on observe les performances économiques. En dernier lieu, les remarques formulées ne concernent pas l'enseignement supérieur qui jouit d'une excellente réputation et dispose de moyens importants.

Néanmoins, ces chiffres nous administrent la preuve que "l'Américain moyen" n'a pas fait des études plus poussées que "l'Occidental moyen" qui est en train d'être "conquis". De plus, la majorité est tournée vers son propre pays et elle est très peu au fait de ce que le monde peut vivre. Ce sentiment s'appuie sur une longue expérience personnelle récente.

Ainsi, même si ces chiffres et ces notions sont difficiles à manier, on peut assurer avec certitude que la propagation de la culture de masse américaine, n'est pas due à une richesse et à une profondeur supérieures à celles de ses homologues. Il ne s'agit pas de mettre dans le même cas les élites dont on ne peut établir une hiérarchie, mais dont on peut seulement suggérer l'idée que les américaines établissent une vision à plus long terme que les nôtres. Néanmoins, pour ne donner qu'un exemple, Bertrand Tavernier démontre l'ampleur du gouffre qui s'est creusé dans le domaine du cinéma entre les goûts du grand public et ceux de n'importe quel spectateurraisonnablement intelligent : « Un public (l'Américain), nourri principalement de bandes dessinées et de science-fiction qui lui tient lieu généralement de toute culture, se régale inlassablement de Batman, Star Treck, la guerre des étoiles ou Indiana Jones».

Une culture vigoureuse ?

Si la culture américaine ne brille pas par sa richesse, il est incontestable en revanche qu'elle se distingue par sa vigueur et par son volume. Son produit est prépondérant dans tous les domaines qui permettent la diffusion de la culture de masse (cinéma, musique, télévision, internet ...), mais également présent dans les autres facettes de la culture élitiste. Elle inonde le monde de ses productions. Leur conception sert de référence à toute la sphère occidentale, par les nouveautés qu'elle propose et par l'originalité de ses concepts.

Ceci est dû à 3 facteurs principaux :

- Le volume de la population qui multiplie aussi bien la demande que le nombre de gens qui génère cette culture.
- La richesse générale du pays et de ses habitants qui donne les moyens financiers pour produire et pour profiter de la profusion de l'offre.
- La taille de ce marché "mono culturel"¹ qui est gigantesque (près de trois cents millions de consommateurs ayant les mêmes goûts généraux).

M. Pierre Lemieux défend la théorie² selon laquelle la vigueur d'une culture illustre la force d'une économie, ce qui semblerait parfaitement correspondre à notre exemple américain.

Ainsi, pour apporter une réponse à la question posée par ce paragraphe, on peut dire que la culture américaine est la plus puissante de la planète, moins grâce à sa richesse et à la profondeur de ses créations, que grâce à son volume, à sa vigueur et à la certaine originalité de ses nouveautés.

1.4. Facteurs favorables à la propagation

Deux autres facteurs sont de nature à renforcer la vigueur de la conquête américaine. Il s'agit de l'appauvrissement des cultures des pays qui y sont sujets d'une part, et du très fort attrait dont jouit cette culture d'autre part.

¹ On peut malgré le nouveau caractère multiethnique du pays le qualifier de mono culturel.

² Pierre LEMIEUX, Les politiques culturelles à l'épreuve. La culture entre l'état et le marché.

L'affaiblissement des cultures cibles

L'étude du cinéma français, qui sera reprise en détail plus loin, illustre parfaitement le premier fait. A compter de 1986, la part du cinéma américain en France qui s'était maintenue en dessous de la française, a très fortement augmenté. Outre la profusion de l'offre venue d'outre-Atlantique, l'une des raisons qui explique cet état de fait provient de l'effondrement du nombre de spectateurs qui se sont déplacés pour aller voir les films français de milieu de gamme. En effet, le public préfère souvent attendre un peu que les films soient projetés à la télévision plutôt que de se rendre au cinéma immédiatement. Une publicité outrancière qui a fait croire à la multiplication des "chefs d'œuvres" a fini par lasser le public, et a ainsi accentué cette tendance.

Les modifications de notre mode de vie sont un autre indice. Tous les observateurs de notre société sont d'accord pour dire que les liens sociaux se distendent et qu'elle devient de plus en plus individualiste. La question se pose de savoir si ce fait est l'une des causes ou l'une des conséquences de la pénétration du mode de vie américain. Si l'on examine bien ce dernier, l'individualisme joue un rôle important dans la réussite de la carrière personnelle. Comme nous l'avons déjà vu, chaque américain ne doit compter que sur lui-même pour réussir. Néanmoins, la solidarité sociale qui est très forte à travers les quartiers, ainsi que la pérennité de relations cordiales et chaleureuses au sein des familles sont des traits de la société américaine. Par conséquent, on ne peut soutenir que l'individualisme et la distension des liens sont des traits propagés avec sa culture. La réponse serait donc plutôt que leur augmentation au sein des pays "cibles" favorise la pénétration de la culture américaine.

L'image de l'Amérique

C'est surtout ce deuxième point qui revêt une importance capitale. Il est très difficile de déterminer si les Américains ont réussi à s'imposer grâce à la très forte image dont leur pays jouit naturellement, ou à l'inverse si cette image est le fruit d'une savante stratégie. Force est toutefois de constater que les Etats Unis exercent une attirance jamais démentie.

Depuis le premier jour, ils ont représenté un ‘‘pays neuf’’ où une nouvelle chance pouvait être tentée. Les vagues massives d’émigrés pauvres avaient la quasi-certitude d’améliorer leurs conditions de vie.

C’est depuis la seconde guerre mondiale que l’intervention de ce pays au profit des peuples envahis lui a fait revêtir aux yeux des gens libérés le rôle de ‘‘gardien de la liberté’’.

L’arrivée de soldats américains, regorgeant de moyens et de matériel au sein de pays souffrant d’une totale pénurie a fait gagner aux Etats Unis une troisième caractéristique : le ‘‘symbole de la richesse’’. Ce point est devenu encore plus indiscutable de nos jours, puisqu’ils sont devenus la première puissance financière du monde.

Enfin, les Etats Unis bénéficient d’une avance technologique. Acquisée durant la seconde guerre mondiale, elle a été conservée grâce à la vision à long terme des élites américaines qui ont perçu tout l’intérêt de cette situation d’une part, et à la puissance financière dominante d’autre part. Cette avance ne s’est jamais démentie. Si les Etats Unis ne sont pas à l’origine de toutes les nouveautés, il faut bien reconnaître qu’ils en sont pour une grosse part. Il suffit de constater la provenance de l’informatique qui est la technologie structurante de notre début de siècle. Dans la société américaine existe encore plus qu’ailleurs un tourbillon d’innovations et de modes auxquelles il est difficile de résister. Mais encore plus que la capacité d’innovation, c’est une autre aptitude qui fonde la supériorité américaine dans ce domaine. Andrew Marshall l’a écrit en ces termes¹ : « Ce n’est pas la compétition technologique qui est la plus significative, bien qu’il soit évidemment souhaitable de jouir de la supériorité technologique, si cela est possible. Le but primordial, c’est d’arriver les premiers, d’être les meilleurs dans cette tâche intellectuelle qui consiste à discerner les innovations les plus appropriées de point de vue des conceptions opérationnelles et de procéder aux changements organisationnels afin d’exploiter pleinement les technologies déjà disponibles et celles qui le seront dans la décennie suivante ».

Quoi qu'il en soit, l'image dont jouit ce pays s'est parée de sa dernière caractéristique : "la modernité". Celle-ci est renforcée chaque jour par le rôle d'initiateur que jouent les Etats Unis en matière économique notamment. Le fait que de nombreuses firmes non-anglophones utilisent l'anglais même dans leurs communications internes répond certes à un souci d'uniformisation avec le marché, mais également au souci de paraître moderne.

Pays neuf où tout est possible, gardien des libertés, pays riche et moderne, les Etats Unis jouissent ainsi d'une image qui ne peut qu'être très attirante. Même chez ceux qui sont les mieux informés et les plus réticents à leur égard, quel est celui qui n'a rêvé d'y passer quelques temps, et quel est celui qui n'a jamais été fasciné par tel ou tel aspect. Il faut bien admettre qu'au cours du siècle qui vient de s'achever, les Etats Unis ont acquis la maîtrise de la symbolique et de l'imaginaire.

¹ Laurent Murawiec, "La guerre au XXIe siècle", p 226

2. MODES DE PROPAGATION DE LA CULTURE AMERICAINE ?

Depuis toujours, les Américains disposent de très grands intellectuels. Outre la maîtrise de la symbolique, l'Amérique possède dans maints domaines le contrôle du vocabulaire et des concepts. Ils disposent de quantité d'institutions de recherche et de "boîtes à idées" qui diffusent à travers le monde des thèmes favorables à leur philosophie (libéralisme et mondialisation). En s'appuyant sur le pouvoir de l'information qu'ils dominent grâce à leur avance dans son élaboration et sa diffusion, les Américains martèlent leur message avec la passive complicité de ceux qui y sont soumis.

Pour s'imposer, l'Amérique réussit à peupler notre vie d'une foule de héros médiatisés. Ceux-ci deviennent les véritables "chevaux de Troie" qui permettent au reste de pénétrer plus facilement les cerveaux cibles. Jacques Andréani l'explique en ces termes : « Chez nous, l'Amérique est partout présente en images, avec ses rites et ses modes, avec les images de ses parcs nationaux et de ses banlieues si familières à des millions d'entre nous, dont beaucoup ne les ont vues que sur les écrans, avec la banale comédie de ses campus, de ses hôpitaux, de ses entreprises et de ses équipes sportives, dont nos enfants connaissent la trame quotidienne comme si c'était l'histoire de leur propre famille qu'ont leur avait racontée, avec ses sports préférés, qui ne sont pas les nôtres, mais que nous connaissons à force de les regarder, avec l'habillement et l'argot des adolescents, imités à retardement par les nôtres »¹.

Le temple de cette culture est le "Mall", vaste centre commercial. C'est là que s'élabore une seule sensibilité à travers la planète par le biais de :

- logos,
- chansons,
- idoles,
- marques,
- objets,
- affiches,
- fêtes,
- boissons,
- nourritures,

¹ Jacques Andréani, L'Amérique et nous, P 180

qui deviennent tous standardisés.

L'imposition de cette culture prend sa force dans la mondialisation de l'économie. Les prises d'intérêts de plus en plus puissantes, imposées par l'énorme manne financière que représentent les fonds de pensions américains forcent les entreprises à 's'américaniser' ou à mourir.

Au XIXe siècle, l'anglomanie était à la mode. Elle représentait la forme de globalisation du moment. Les Français y cédaient tout en s'en moquant. De nos jours, l'américomanie est encore plus répandue, d'autant plus critiquée qu'elle est répandue, et critiquée par ceux-là mêmes qui en sont affligés. Mais comme le fait remarquer René Girard¹, la différence entre ces deux époques tient à ce que l'anglomanie était le fait de la classe privilégiée. A notre époque, c'est la population entière, toutes classes confondues, qui cède à un besoin d'identification avec les Américains.

Jacques Andréani explique la raison de cette identification : « Derrière l'imitation, il y a une image. Une image de grands espaces, de richesse et de force ; une force sans frein, jusqu'à la brutalité. Une image de courage et d'initiative, de conquête. Une image de bonne organisation, d'efficacité, de rapports humains décontractés, de bonne humeur. On absorbe inconsciemment cette image (...). Si cette image est si forte, c'est à cause d'un activisme sans relâche et d'une omniprésence de l'Amérique. C'est en partie son gouvernement par le biais de sa politique étrangère, mais ce sont surtout ses entreprises, et la pénétration de sa communication et de son information. Cette communication est tout à fait informelle et est entre les mains des firmes et des individus. Elle vient du cinéma, de la télévision et d'internet. Cette image est transmise par les produits, les œuvres et les services offerts à travers le monde avec une énergie conquérante par les entreprises américaines. Cette image s'impose à force d'insistance. Cette insistance coûte extrêmement cher, mais l'économie d'outre-Atlantique peut se le payer, puisque cette conquête est portée par un immense pouvoir commercial et financier. ».

Pour apporter un éclairage sur les manières dont procède notre grand voisin pour parvenir à ses fins, il est intéressant d'étudier deux aspects de cette conquête : l'histoire de la lutte presque centenaire entre les cinémas français et américains que nous verrons en détails d'une part, et l'établissement en France des restaurants Mac Donald d'autre part.

¹ L'Expansion, 2 juin 1994

2.1. La lutte pour la domination du 7^{ème} art

L'histoire des relations conflictuelles entre les cinémas français et américain débute dès la fin de la première guerre mondiale. Elle se divise en deux grandes parties :

- La première couvre de la grande guerre jusqu'à la fin des années 1980. Durant cette période, le cinéma français offre une résistance coriace face à la puissance de son adversaire. Même si cycliquement il courbe l'échine, il réussit, à l'inverse de ses homologues italien, allemand ou anglais à rester maître chez lui.
- La deuxième débute à la fin des années 1980. Depuis lors, le cinéma américain a réussi à prendre le pas et est devenu prépondérant en France.

Une lutte équilibrée

Les premières escarmouches sont le fait des américains. Durant les années 1920, ils refusent d'acheter les films européens qui pourraient porter ombrage à leurs versions. Pour faire face au problème du doublage naissant, ils ont recours à une arme qu'ils utilisent encore : faire venir à Hollywood des artistes étrangers, cette fois ci des acteurs, dans le but de tourner des films dans leur langue d'origine afin de vendre ces films à l'étranger (on est frappé d'ailleurs par l'ironie de cette situation, puisque au lieu de films américains créés en français, on voit de nos jours des films français tournés en anglais).

Malgré les premiers contingentements qui apparaissent en 1928 à l'initiative française (achat d'un film français aux Etats Unis, lorsqu'on achète en France 9 films américains), le cinéma tricolore traverse une mauvaise phase durant les années 1930. La crise de 1929 oblige à trouver des débouchés extérieurs, et l'agressivité commerciale est extrême. Ainsi, sur les 430 films présentés en France en 1934, 103 sont français, 31 sont des français tournés à l'étranger, 143 sont des films étrangers doublés et 153 sont en version originale, en majorité américains. Pourtant, et ce sera là l'une des constantes jusqu'en 1990, les films français continueront à recevoir le plus de succès (un seul film américain figurera dans les vingt films les plus populaires en 1936 (Les temps modernes de Charlie Chaplin en 6^{ème} position), un seul en 1937 (11^{ème}), et trois en 1938 (dont la première place il est vrai avec Blanche Neige)).

La seconde guerre mondiale voit l'apogée du cinéma français. Par la force des choses, il est vrai qu'il ne doit plus partager ses salles qu'avec des productions italiennes et allemandes. Au demeurant, tous les cinéphiles s'accordent à dire qu'un grand nombre de films produits à cette époque figurent parmi les chefs d'œuvre du 7^{ème} art tricolore. Les Etats Unis doivent eux se priver des débouchés extérieurs dont ils bénéficiaient avant-guerre. Leur cinéma supportera cette époque en se reconvertissant dans les films de.....guerre qui rencontreront un succès capable de faire vivre les firmes.

Bien décidé à reconquérir les marchés outre-mers, Le cinéma américain fournit les troupes de libération avec de nombreux échantillons chargés de satisfaire les envies, voir de les susciter. Les accords "Blum / Byrnes " (1946) se révèlent un désastre pour la France puisque les contingentements d'avant-guerre sont remplacés par des quotas sous la pression américaine : sur un trimestre, 4 semaines sont réservées au cinéma français et le reste est libre. La fin des années 1940 voit un déferlement américain, soutenu par les distributeurs qui en tirent bénéfice. Ainsi, 180 films venus d'outre-Atlantique sont projetés en 1948 soit le même niveau que 10 ans avant, et leur part de marché atteint 30%. Cette invasion est contrée par deux facteurs : la qualité des productions françaises qui font jeu égal avec leurs meilleurs concurrents, et le fait que la critique soit bien souvent dans des mains communistes et de ce fait anti-américaine.

Au début des années 1950, les Américains s'accommodent d'une révision des accords "Blum/Byrnes" qui diminue leur quota. La moyenne annuelle des films qu'ils pourront importer en France sera d'une petite centaine. Ils pourront de la sorte diminuer la critique communiste, et en augmentant la qualité au détriment du volume, ils maintiendront leurs recettes constantes. D'autre part, le gouvernement français mettra en place un système de subventions dont on peut dire qu'il a permis la survivance du cinéma français jusqu'à nos jours à l'inverse de ses homologues européens : chaque entrée sera frappée d'une taxe reversée au fond d'aide du cinéma français. Ainsi, le cinéma américain subventionnera contre son gré son petit adversaire. Les compagnies d'outre-Atlantique ont toujours combattu cette subvention et le font encore de nos jours.

La situation reste stable entre 1950 et 1970 avec quelques fluctuations dues à de grands films de part et d'autre. Le cinéma français conserve sa place sur son marché domestique grâce à une fructueuse coopération avec son équivalent italien qui traverse alors son âge d'or, et il

réussit à maintenir son envahissant concurrent en dessous de 30% du nombre total d'entrées. Mais en sous-main intervient le bouleversement qui va changer la face des choses : l'arrivée de la télévision. Cette dernière va déclencher l'enchaînement suivant, qui sera fatal aux grandes firmes de cinéma, même aux grandes "Majors" américaines :

- pénétration de plus en plus profonde de la TV au cœur des foyers,
 - désaffection du public pour le cinéma (250 films produits aux Etats Unis en 1954, 190 en 1959, 412 millions de spectateurs en France en 1957, 187 en 1970),
 - le cinéma n'est plus rentable,
 - les grandes compagnies font faillite,
 - les financiers qui recherchent avant tout le profit font irruption dans le monde du 7^{ème} art.
- C'en est fini, à quelques exceptions près, du film d'auteur.

Dès lors, le cinéma Hollywoodien entre dans une phase véritablement industrielle. En 1972 est inaugurée une nouvelle formule en matière d'exploitation : la promotion du film est maximum avant sa sortie, et le maximum de copies sont diffusées dans le maximum de salles. En 1975, les salles multiples font leur apparition. La surenchère des gros budgets et des effets spéciaux amène à un rajeunissement du public, et à une dictature du court terme qui n'est guère soucieuse d'art ou de qualité. Il n'est plus possible de se contenter du territoire américain (à la fin des années 1970, 80% des foyers américains disposent de la télévision couleur), ni même des parts de marché telles qu'elles étaient conquises avant le début de la phase industrielle. Le territoire de chasse devient mondial. Les "Blockbusters" appliquent d'une manière standard des recettes pour faire des profits, et chaque nouvelle opération ressemble davantage à une spéculation. Le système des studios a vécu et les noms les plus célèbres, Metro Goldwin mayer, Universal pictures...ne sont plus que des labels négociables. Les années 1980 sont aux Etats Unis l'ère Spielberg/Lucas. Selon Bertrand Tavernier, cette ère est dominée par les effets spéciaux et l'infantilisme du contenu. Le développement de la vidéo vient renforcer ces tendances. Ainsi, en 1987, les recettes dues à la vente de cassettes représentent deux fois celles provenant de la vente de place de cinéma. Ce succès paradoxalement fait remonter le nombre de films : 446 sont produits en 1989 contre 128 en 1980. Néanmoins, le nombre de spectateurs stagne. Ces films reçoivent un très bref "baptême" en salle, indispensable avant d'être rapidement vendus sous forme de cassettes vidéos. Les Blockbusters font plus que jamais tourner la machine à dollars, même s'il existe une production que l'on peut qualifier de qualité. Malgré cela, le cinéma français reste stable jusqu'en 1984. Il produit 150 films par an, et tire

50% des recettes procurées par les 200 millions de spectateurs annuels. Grâce à une gestion avisée de la taxe, il reste le seul maître chez lui. Cette taxe est honnie par Hollywood, d'autant plus que ses nouveaux maîtres veulent promouvoir Ford, General Motors, Coca Cola, Mac Donald, Levi Strauss..... dans lesquels ils ont des intérêts.

La déroute

Alors que le cinéma français avait réussi à tenir son redoutable concurrent en échec sur son marché domestique durant 70 ans, l'inversion des tendances va avoir lieu en trois ans. Cette déroute peut se résumer à ces chiffres :

- En 1986, cinémas français et américains font jeu égal sur notre marché avec 43% des recettes chacun.
- En 1988, la part américaine est de 46% et la française de 39%.
- En 1989, année du bicentenaire, la part américaine dépasse pour la première fois 50% et monte à 55%. Celle de la France descend à 34%. Les 10 meilleures recettes sont américaines.
- Le nombre de films français tombe de 161 en 1980 à 101 en 1989.
- Concomitamment, le nombre de spectateurs tombe de 165 millions en 1985 à 121 millions en 1989.

Malgré la poursuite de la perception de la taxe, c'est l'effondrement du cinéma français qui a provoqué l'augmentation des parts de marché de l'américain, comme nous l'avons déjà vu. Malgré quelques comètes comme *Cyrano* ou les deux adaptations de Marcel Pagnol en 1990, la défaite est consommée en 1998, année où le cinéma français fait 27% des recettes, et son concurrent 65%.

Aux Etats Unis, la valse des achats, ventes et alliances se poursuit. Francis Coppola affirme en 1996 : « Hollywood, c'est Wall Street. Les méga compagnies installées ici n'ont qu'un but : faire des affaires. Le but de cette production, c'est la répétition, la recette. Il y a de moins en moins de place pour l'originalité, la plupart des films sont des clones les uns des autres. C'est l'argent qui commande, encore plus tyranniquement qu'auparavant. »

Le budget moyen des films passe au cours de la décennie de 30 millions de \$ à 55 millions. La production devient d'autant plus risquée et les marchés étrangers toujours plus importants. Les producteurs américains "veulent la disparition" du système des quotas qui préservent encore en France 30% des recettes pour le cinéma national, alors qu'il n'est plus que de 10% ailleurs. On assiste à une lutte acharnée entre deux positions antagonistes : la française qui voudrait voir imposés des quotas de 40 à 50% de productions européennes à la télévision européenne, et l'américaine qui veut que les biens audiovisuels soient inclus dans les accords sur le commerce mondial, et ainsi voir supprimer les barrières et quotas. Jusqu'en 1993, les Européens tiennent bon, Français en tête. Ils réussissent à exporter vers les Etats Unis 1/16eme de ce que les Américains exportent vers l'Europe. Par la suite, les choses empirent et à la fin de la décennie, les chiffres respectifs sont de 14 milliards de \$ dans un sens pour 240 millions dans l'autre, soit près de 60 fois plus ! 80% des exportations américaines sont à destination de l'Europe. Il ne s'agit plus seulement de victoire économique, mais d'empire sur les esprits.

Après les échecs des négociations du GATT, les producteurs américains fulminent, d'autant plus qu'ils sont très liés au pouvoir politique. Ils fourbissent une nouvelle attaque en 1995. Le nouveau compromis est favorable aux Français, mais est renégociable tous les cinq ans. La lutte prend l'aspect d'un problème de souveraineté culturelle dont l'enjeu est de coloniser les esprits...et les portefeuilles. A ce titre, les masques tombent lorsque Jack Valenti, président de la "Motion Picture Association of America" demande à ce qu'il n'y ait plus de voiture japonaise dans les films américains.

Deux facteurs importants sont là pour aider la baisse de qualité dans la débâcle du cinéma français :

- La collaboration active avec les Américains de certains professionnels français, notamment les trois sociétés de production/distribution Gaumont, Pathé et UGC. Attirées par les profits à court terme, elles se désintéressent de la culture.
- L'abandon de la langue française, puisque le tournage en anglais est plus facilement négociable. D'ailleurs, des sociétés françaises à capitaux américains essaient à nouveau d'avoir accès aux fonds de soutien que le fait de tourner en anglais leur interdit. Cette utilisation de la langue anglaise deviendrait presque banale, si l'on ne réalisait qu'elle est faite à dessein, afin de remplacer systématiquement une langue par une autre dans un but de "Babelisation". L'exemple des titres non traduits est éloquent. Jusqu'en 1980, les cas

sont extrêmement rares. Durant les années 1980, les sous titres se font de plus en plus fréquents. Depuis 1990, les choses ont empiré et en 1993 par exemple, 52 films sur 139 ont leur titre en anglais. Le fait que des films non-anglais soient présentés en France sous titre anglais est encore plus frappant.

Les Etats Unis utilisent encore la politique de débauchage des talents en attirant les meilleurs cinéastes nationaux (Brésil, Argentine, Mexique, Taïwan...). Comme toujours, il s'agit moins de recruter de nouveaux talents que d'affaiblir par ces moyens des industries rivales privées de leurs meilleurs atouts, quitte à ne guère les utiliser. Ce n'est qu'une précaution supplémentaire dans un combat qui se livre d'abord sur le terrain des marchés à conquérir.

En ce début de siècle, les compagnies américaines sont parvenues à leurs fins. A l'exception de la France où 30% du marché appartient encore aux producteurs nationaux, tous les marchés importants sont quasiment totalement colonisés :

- Entre 80 et 90% du britannique. Le cinéma anglais reste malgré cela capable de produire régulièrement des œuvres de qualité.
- En Allemagne, 80% des recettes partent pour Hollywood. 10% reste aux producteurs d'outre-Rhin. Le cinéma allemand qui avait connu ses plus belles heures durant la république de Weimar n'a jamais pu renaître après la seconde guerre mondiale.
- Le cas de l'Italie est différent. Il était qualifié durant les années 1960 de plus beau cinéma d'Europe. Le nombre d'entrées atteignait alors 750 millions par an ! Sous les coups de butoir du cinéma américain, ainsi que sous ceux de libéralisation effrénée de la télévision (2000 films par semaine sur les chaînes italiennes au début des années 1980), le nombre de spectateurs annuels est tombé à une centaine de millions ces dernières années. Les compagnies américaines raflent 60% du marché, en laissant 20 à 25% aux producteurs transalpins.
- L'Espagne se trouve dans le cas de l'Allemagne.
- L'Australie possède une part nationale de 4%. 85 à 90% des recettes partent vers l'Amérique.
- Le Japon résiste un peu mieux et en est au même stade que la France. La part nationale est de 35 à 40%. Les Etats Unis emportent 95% du reste.

Ainsi, 106 ans après sa mise au point par les frères Lumière, le 7^{ème} art subit le règne sans partage des Etats Unis. Seuls quelques îlots de résistance subsistent dans le monde occidental. Ils subsisteront tant que cet art ne sera pas considéré comme un bien commercial tel que le conçoivent les Etats Unis, mais comme un moyen d'orienter les esprits. Au demeurant, l'Amérique a démontré son aptitude à mener dans un domaine particulier une offensive de longue haleine dont le résultat peut être qualifié de succès presque total.

2.2. Le développement des restaurants Mac Donald

L'implantation de la société Mac Donald en France vient de la conjonction d'une stratégie particulièrement efficace et de l'appauvrissement d'une culture cible, tel que nous l'avons déjà évoqué.

Pour réussir cette implantation sur un marché à priori aussi réticent que notre pays, Mac Donald, incarnation du néolibéralisme, a utilisé les traditionnelles armes américaines :

- Une stratégie globale.
- La démesure des techniques promotionnelles.
- Une organisation du travail ultra rationalisée.

Jusqu'en 1982, 80% des établissements de restauration rapide étaient encore européens. Tous paraissaient américains, mais les capitaux étaient nationaux. La poussée de Mac Donald a été rendue possible par l'érosion de la résistance nationale, qui s'est matérialisée dans le domaine culinaire par l'accès de nombreux chefs aux trois étoiles de guides prestigieux. A la suite de cette performance, nombreux sont ceux qui ont ressenti la nécessité de passer de la culture de qualité à la culture de la rentabilité. A coté de leur restaurant de luxe, ils ont créé un bistrot, puis commercialisé leur nom pour des plats surgelés ou des chaînes de restaurant. Ainsi l'ancien et vulnérable dépositaire des valeurs artisanales et traditionnelles que représente la haute cuisine est moins protégée qu'elle ne le clame. Le terroir n'a pas pu échapper à la vulgarisation ni à la standardisation.

Or la standardisation corrode le lien entre région et plat, et ceci correspond tout à fait au concept Mac Donald, qui a réussi à prendre la place du restaurant traditionnel, il est vrai aidé par une offre dont les prix sont particulièrement bas. Ainsi, il se crée cinq nouveaux sites par

mois depuis 1989. De 150 restaurants cette année là, le nombre est passé à 760 en 2000. Les zones commerciales développées depuis vingt ans recréent dans notre pays les banlieues américaines d'après guerre. Il est certain qu'un tel développement était le seul urbanisme apte à répondre aux besoins d'espaces générés par le progrès économique. Néanmoins, ces banlieues sont à l'origine du phénomène de la restauration rapide.

2.3. La conquête de l'image

Les stratégies que nous venons de décrire s'appuient sur la formidable puissance de l'image, dont les Etats Unis possède une totale domination.

Plus que la domination de l'image, on peut dire que ce pays a acquis une totale maîtrise de la communication, maîtrise qui s'appuie aussi bien sur le contenu que sur les moyens. Philippe d'Hugues¹ décrit ce qu'ils sont en ces termes : « Presse, télévision, cinéma, publicité, ce sont ceux qui constituent la fameuse « communication », ainsi définie par Michel Bugnon-Mordant, professeur à l'université de Fribourg [...] : *« l'ensemble des actes par lesquels l'être humain échange avec ses semblables de l'information, des sentiments, des impressions, des émotions, des idées, des croyances, des gestes rituels, etc. Ces échanges s'effectuent par l'intermédiaire de canaux ou support », ceux-là mêmes que l'on a énumérés, et dont fait partie le cinéma. Dès lors que ces canaux et supports sont aux mains de groupes ou de consortiums aussi puissants que peu nombreux, il est facile de concevoir la puissance et l'influence de ces derniers ».*

Inventeurs de l'ordinateur, les Etats Unis en ont profité pour créer un véritable empire sur les âmes des peuples amis. Comme l'explique George Roos² l'ordinateur est au nouveau millénaire ce que le chemin de fer avait été au XIXe siècle et l'automobile au XXe : non pas seulement un nouveau bien, mais l'épine dorsale de la croissance économique. Et surtout, il représente un mélange indissoluble d'électronique et de culture. Les technologies de l'informatique ne sont pas seulement des mathématiques, des symboles numériques et de la miniaturisation. Elles incluent l'information, le contenu réel dominé par les firmes et les sociétés innovantes. Et ce contenu structure les choix de ceux qui sont condamnés à emboîter le pas.

¹ Hollywood contre Billancourt, p 164

² George Ross, « La nouvelle diplomatie », Le monde diplomatique, août 2000

Les gens sont-ils donc aussi libres de choisir que le prétendent les économistes ? La taille des conglomérats, des AOL, Time Warner CNN, News Corporation, et leurs économies d'échelle créent un marché biaisé. Leurs produits comme les films, les programmes de télévision, la musique, l'information, le contenu d'Internet et la publicité, sont rapidement amortis sur le marché intérieur, ce qui permet de les vendre ailleurs à bas prix. Ailleurs, c'est au sein d'autres cultures. Or ces produits sont autant d'idées, d'images et de rêves largement en provenance d'une culture unique, mais qui ont un impact sur toutes les autres. Les régions les moins développées économiquement absorbent les derniers produits de New York ou d'Hollywood, au même titre que les Français, les Suédois ou les Australiens. Le marché n'est pas complètement verrouillé, c'est son exploitation qui l'est : si des chanteurs irlandais trouvent un public, on les incorpore.

Comme nous l'avons déjà évoqué, la domination américaine sur l'Internet est totale. C'est un fait que tel qu'il fonctionne, les Américains se sentent davantage chez eux que les autres. Jusqu'à une réforme récente, le régime des noms de domaine a marqué une infériorité dans les statuts respectifs des utilisateurs, puisque ces noms étaient définis en Amérique. Tout instrument est modelé par son milieu d'origine. Ainsi le fax illustre la nécessité pour les Japonais de transmettre leurs idéogrammes. La société américaine où domine la liberté d'expression, la discussion et l'échange d'informations a produit ce réseau. Si les autorités gouvernementales des Etats Unis ont peu à voir avec sa gestion, cette dernière est majoritairement américaine, qu'il s'agisse des techniciens ou des utilisateurs. De plus, les sociétés américaines de software y ont plus que leur mot à dire. Ce qui est essentiel, c'est que l'immensité du réseau, ses possibilités multiples, son expansion universelle, et l'extrême facilité de son usage en font un moyen de diffusion irrésistible pour les habitudes de pensée et les méthodes de travail qui ont cours outre-Atlantique. Il en est de même pour les softwares, pour les programmes musicaux, pour les produits visuels ludiques et autres qui viennent de ce pays. La présence de cultures étrangères renforce même la légitimité. C'est à l'évidence l'un des principaux points forts du « pouvoir doux » des Etats Unis.

2.4. Autres exemples

A ces exemples de moyens de pénétration, nous pourrions en ajouter des dizaines d'autres. Ainsi les temples européens du savoir, comme dans notre pays les écoles comme "Science

Po'' ou ''HEC'' s'inspirent à présent du modèle américain et copient les ''Syllabus'' de ses universités dont les noms sont connus du monde entier comme ''Harvard'', ''Yale'', ''Princeton'' ou le '' Massachusetts institute of Technology '' . Il est difficile de dire si cette imitation est le fruit d'une mode, de l'effet de la pénétration américaine dans notre esprit, ou peut être également par simple souci d'efficacité, tant l'économie américaine a fait la preuve de ses performances dans les années que nous venons de vivre.

De même, l'économie est l'un des secteurs les plus propices à l'exportation du modèle. Comme laboratoire de la modernité économique, l'Amérique voit ses techniques de production et de management copiées par le monde entier. Souvent, cette influence se fait sentir par le biais de multinationales américaines qui réussissent parfaitement chez nous, et qui forcent les entreprises nationales à s'adapter à la voie américaine, la plus efficace, ou à disparaître. Susan Strange¹ évoque la prééminence et le quasi-monopole des économistes américains sur « la structure du savoir » qui influence les acteurs de la vie économique internationale en créant une sorte de « pensée unique ».

Toutes ces pénétrations s'appuient sur la formidable offensive de la langue anglaise. Sa puissance est telle à présent que défendre le droit de s'exprimer, de travailler et de recevoir toutes les informations dans sa propre langue vaut acte d'agression contre les Etats Unis.

Pour synthétiser, on peut dire que toutes ces conquêtes suivent la même stratégie, parfaitement au point à présent. L'augmentation du nombre des restaurants Mac Donald, et surtout le succès du cinéma américain en ont parfaitement administré la preuve. La tactique semble pouvoir être décrite de la façon suivante :

- Une stratégie globale, c'est à dire à l'échelle planétaire.
- Un marché domestique immense qui permet de rentabiliser les productions avant même de les exporter.
- Une promotion démesurée, qui s'appuie sur des moyens financiers colossaux.
- Une production ultra-rationnalisée conçue avant tout pour une fourniture en masse.
- La maîtrise de la communication, aussi bien dans son contenu, que dans ses moyens.

Mais après avoir vu la manière dont la culture américaine se répand, il nous faut à présent savoir pourquoi.

¹ Susan Strange, *States and Market*

3. LES RAISONS DE CETTE PROPAGATION

Plusieurs thèses s'affrontent sur les causes de la dissémination de la culture américaine. L'une y voit une évolution naturelle due à la modernisation. Une autre que nous appellerons la thèse de la mondialisation l'explique par le mélange total des idées à l'échelle mondiale. La troisième croit y discerner des raisons plus volontaristes provenant des classes dirigeantes américaines.

3.1. La modernisation

Cette thèse est celle de l'avancée dans le capitalisme. A bien des égards, la conquête américaine apparaît comme une modernisation, et le modèle américain cache une simple avance de l'Amérique dans un processus que tous les pays sont appelés à connaître. Prenons les exemples de l'évolution de la publicité à la télévision et de l'uniformisation des paysages de banlieues. Justin Vaïsse explique¹ que la cause de l'évolution dans les pays européens n'est pas la copie d'un modèle existant, mais les contraintes imposées par des conditions économiques et technologiques nouvelles : nécessité d'augmenter les recettes publicitaires et donc interruption des films par la publicité, ou place croissante de la voiture et de la vente dans la périphérie urbaine, ce qui engendre des paysages uniformes de panneaux de réclame et de magasins à l'architecture fonctionnelle et uniforme. L'American way of life serait donc plus capitaliste qu'américaine, et les Etats Unis ne feraient que précéder les autres sociétés.

3.2. La mondialisation

Justin Vaïsse évoque en ces termes une deuxième thèse² : « Il est vrai que l'Amérique a largement exporté sa culture populaire ; et "Halloween" fêté en France a récemment frappé les esprits . Mais lorsqu'on fête le beaujolais nouveau partout dans le monde, lorsque les sushis deviennent un plat national américain, lorsque les Brésiliens tournent des "telenovelas" qui concurrencent "Dallas", ne doit-on pas reconnaître que les phénomènes d'influence culturelle sont plus complexes que le concept d'exportation ne permet de les décrire ? Dans le domaine politique, le coefficient d'américanité est également faible : la démocratie, les droits de l'homme n'appartiennent pas aux Etats Unis, et chaque pays

¹ Justin Vaïsse, *Le modèle américain*, p 85

² " " , " " " " , p 85

interprète des idées universalistes à travers ses formes sociales et sa culture politique. N'est-ce pas le propre de l'universalisme ? Il en va de même dans l'ordre économique, avec l'idée que la modernisation peut se faire sans occidentalisation »

3.3. Une stratégie délibérée

A ces thèses que l'on pourrait qualifier d'évolutions naturelles, on peut en opposer une qui provient de raisons qui le sont moins.

Si l'on a pu mettre en cause plus haut dans ce document la richesse et la profondeur de la culture de masse américaine, nous avons également vu que ce jugement ne peut s'appliquer à l'élite de ce pays. Le système universitaire qui la forme est de très grande valeur. De plus, l'interpénétration de l'industrie et de l'université américaine fait que cette dernière dispose de très importants moyens financiers, surtout pour les "colleges" les plus prestigieux. Ceux-ci peuvent, grâce à cette manne, se livrer à la même pratique que l'industrie ou le cinéma : le débauchage des talents. Nombreux sont les professeurs européens qui enseignent aux Etats Unis, attirés par les hauts salaires, mais également par les conditions de travail, ainsi que la considération dont ils jouissent. Ce système élitiste, basé en partie comme le reste de la société sur l'argent, n'en forme pas moins une classe dirigeante de tout premier ordre. Cette classe brille par son esprit d'entreprise, son imagination, son pragmatisme, et une culture qui n'est certes pas tournée vers Mozart et les grands crus du Médoc mais qui n'en néglige pas pour autant les enseignements de l'Histoire. Elle se distingue également par un grand patriotisme, la certitude d'être né dans un pays béni de Dieu et la volonté de conserver aux Etats Unis la première place que la plupart considère normale. Le tout est bien évidemment constamment martelé du désir de faire fortune que chaque américain possède naturellement.

C'est à l'issue de la seconde guerre mondiale que la classe dirigeante américaine a acquis la certitude que son pays, devenu phare du monde libre, se devait d'assurer le leadership du monde occidental. Depuis la chute de l'Union Soviétique, l'hégémonie est devenue mondiale, telle qu'aucune puissance n'avait eu la chance de l'exercer. L'élite américaine veut que son pays garde la première place ! Pour cela, elle sait qu'elle doit posséder la suprématie dans les grands domaines clés, en suivant une stratégie intégrale. D'après M. Hervé Couteau-Bégarie,

la stratégie « intégrale » américaine est remarquablement cohérente et s'articule autour de trois axes : stratégie générale économique, stratégie militaire et stratégie générale culturelle. Ainsi la domination incontestée de Washington est fondée sur la concordance des quatre principaux domaines de la puissance globale :

- Puissance militaire.
- Puissance technologique.
- Puissance économique.
- Puissance culturelle et informationnelle.

Zbigniew Brzezinski explique en des termes presque similaires ce qu'est la « stratégie totale » américaine : « l'exercice de la puissance "impériale" américaine dérive (...) d'une organisation supérieure, de la capacité à mobiliser sans délais d'importantes ressources économiques et technologiques à des fins militaires, de la séduction, floue mais importante, qu'exerce le mode de vie américain, ainsi que du dynamisme reconnu des élites politiques(...). En bref, aucune puissance ne peut rivaliser dans les quatre domaines clés – militaire, économique, technologique et culturel - qui font une puissance globale ». Il ajoute ailleurs la remarque suivante : « Dans la terminologie abrupte des empires du passé, les trois grands impératifs géostratégiques [des Etats Unis] se résumeraient ainsi : éviter les collusions entre les vassaux et les maintenir dans l'état de dépendance que justifie leur sécurité ; cultiver la docilité des sujets protégés ; empêcher les barbares de former des alliances offensives ».

On domine d'autant mieux que le dominé en est inconscient. Passé le temps de la conquête commerciale, sonne l'heure du contrôle des esprits. C'est pourquoi, sur le long terme, pour tout empire, le grand jeu consiste à domestiquer les âmes. Parfois violents, les Etats Unis aspirent à présent à s'installer pacifiquement dans les têtes. Et c'est en Europe que paradoxalement ce mouvement rencontre le moins de résistance. Les critiques sont faibles, car les Etats Unis possèdent une position hégémonique en matière culturelle et idéologique.

Denise Artaud¹ nous livre une illustration de ce fait, plus frappante qu'un discours : « En affaiblissant ou détruisant l'héritage collectif d'un peuple – par exemple en altérant sa langue, en changeant ses mœurs, sa manière de se vêtir, de s'alimenter, de travailler, de se

¹ Denise Artaud, Les Etats Unis et l'Europe : s'orienter-t-on vers une nouvelle forme de colonialisme ?, p 10

distraire, d'envisager ses loisirs, et plus encore en réécrivant son histoire pour le rendre responsable des drames des siècles passés – on l'affaiblit, on le culpabilise et on le prépare ainsi à accepter plus facilement le point de vue d'une puissance étrangère. L'entrée éventuelle de la Turquie dans l'Union Européenne en est sans doute un des exemples les plus frappants : des siècles durant, les Européens se sont employés à réduire la présence Turque sur leur continent. Sous la pression des Etats Unis, qui affirment que la Turquie est une puissance européenne, ils vont peut-être être obligés de la faire entrer dans l'Union Européenne. N'est-ce pas l'indice que l'identité européenne est en mutation, ou bien qu'elle n'est plus qu'un instrument que les Américains utilisent à leur gré en fonction de leurs intérêts ? »

Chantre de l'ultra libéralisme et de la mondialisation qui abattent les unes après les autres les barrières qui freinent la pénétration de leurs firmes, les Etats Unis sont un pays où le rôle de l'Etat est de garantir un environnement stable à l'économie. Que l'on ne s'y trompe pas, même si les Américains ne cessent de souligner combien les Etats nations classiques sont devenus démodés, accrochés qu'ils sont à des velléités de réglementation dépassées, ils n'ont pas oublié le pouvoir politique, l'Etat et la puissance nationale. Comme l'explique Jacques Andréani¹ : « La critique des Etats Unis à l'égard des Etats nations est un piège qu'ils nous tendent. Ils sont le plus fort d'entre eux ».

Les succès de l'Amérique ont fait naître la notion d'hégémonie. Les chantres de la puissance américaine ont assuré qu'elle n'était pas de même nature que celle exercée en d'autres temps par d'autres pays. Ils assuraient que l'Amérique est un pays moral, juste, qui est mieux informé et qui voit le monde plus clairement. Les citations qui suivent ne laissent aucun doute :

- Joshua Muravchik : « Une Amérique plus énergique recueillerait des réactions accommodantes de la part de pays qui savent qu'ils n'ont rien à redouter quoi que ce soit d'un Etat juste. »
- Madeleine Albright : « Nous sommes plus hauts de taille et donc nous voyons plus loin que les autres nations. »

¹ Jacques Andréani, L'Amérique et nous, p 245

- Robert Kagan : « L'hégémonie bienveillante exercée par les Etats Unis est bonne pour une vaste partie de la population mondiale ».

Néanmoins, comme l'explique Jacques Andréani¹ : « Il va de soi que la surpuissance américaine est d'une nature complètement différente de la domination soviétique du passé. Elle n'est ni imposée par la force, ni subie comme une oppression, ni redoutée comme une menace. Il est vrai aussi qu'il y a dans de nombreux pays un "besoin d'Amérique". Toutefois il n'est pas sûr que beaucoup de nations seraient prêtes à croire l'idée que les Etats Unis en agissant dans le monde recherchent uniquement le bien commun et ne poursuivent pas des buts propres. Aux Etats Unis mêmes, bien des commentateurs ont vu dans la célébration de "l'hégémonie bienveillante" une manifestation soit de naïveté, soit d'hypocrisie ».

C'est à travers ce filtre qu'il faut comprendre les interventions extérieures américaines les plus récentes. Au Kosovo par exemple, l'intervention américaine a permis de mettre fin aux nettoyages ethniques. Pourtant, les motivations américaines paraissent beaucoup plus complexes. Nul ne saura dire combien ont pesé les pressions exercées par la Turquie, les Etats pétroliers du Moyen Orient, ou même l'Iran, qui tenaient à soutenir les musulmans de l'ex-Yougoslavie.

Régis Debray² remarque d'ailleurs que l'impérialisme soviétique du passé était incomplet puisque l'URSS a échoué à transformer les sociétés civiles et les cultures des Etats qu'elle dominait ; alors que l'impérialisme américain, en sus d'offrir un protectorat militaire, cumule les influences économiques, culturelle et juridique en suscitant l'attraction et non la répulsion.

Pour les Etats Unis, le terme "Communauté Internationale" renferme un conglomérat qui regroupe l'Europe, le Japon, Israël, l'Australie et certains pays émergents d'Asie. C'est en son sein (OTAN, OCDE, OMC, FMI...) que s'élaborent et se diffusent les conceptions qui orientent le monde de demain. Celles-ci sont largement influencées par les idées venues des Etats Unis. Dans le laboratoire économique américain, se dégagent les règles de la mondialisation. Le "Pouvoir Doux" des Etats Unis apporte avec lui tout un système de

¹ Jacques Andréani, L'Amérique et nous , p 188

² Régis Debray, Les empires contre l'Europe

normes, de standards et de procédures qui s'imposent peu à peu dans la pratique quotidienne d'une économie mondialisée. Dans les enceintes précitées, le critère américain est celui qui sert de référence.

Sur le très long terme, puissance politique et domination économique sont toujours allés de pair. Comme nous l'avons déjà écrit au premier chapitre, la culture américaine réconcilie la religion et l'argent. C'est pourquoi le messianisme affiché dans toutes les interventions modernes américaines laisse pratiquement toujours percer des intérêts plus terre à terre. La domination économique et la prospérité afférente sont le but de l'Amérique. Cela impose de dominer les esprits afin de les faire réagir comme on l'entend, pour adopter le système politique que l'Amérique défend, et pour leur faire acheter la production d'outre-Atlantique.

CONCLUSION

Les pages qui précèdent sont très orientées contre les Etats Unis. Pourtant, cette vue ne peut être que partiellement exacte. En effet, s'il est clair que l'Amérique souhaite conserver sa domination mondiale, il faut malgré tout admettre que son influence a des effets bénéfiques pour l'ensemble de l'humanité. Sans parler de la sécurité internationale, l'adoption de certains aspects de son mode de vie, les découvertes scientifiques qu'elles réalisent et leurs applications industrielles ne font que faciliter ou rendre plus agréable l'existence quotidienne de milliards d'êtres humains. Le développement économique dans lequel ils sont leader, notamment en matière de processus de fonctionnement des sociétés commerciales, se réalise, certes en laissant de côté un certain nombre de "deshérités", mais en faisant augmenter la richesse de la majorité des gens.

Quant à la culture au sens étroit du terme, si les pages précédentes peuvent laisser croire que l'auteur y est opposé, il faut dire que cette vue serait réductrice. Ce qu'il y a de déplorable dans la propagation de la culture américaine, c'est cette volonté d'effacer celle des autres. Il faut dire en revanche que même dans sa grande uniformisation, elle recèle de véritables trésors. Le monde idéal verrait un mélange équilibré des cultures les plus vigoureuses, y compris la culture américaine.

D'ailleurs, les populations dans l'attrait qu'elles ont vis-à-vis de l'Amérique, ne s'y sont pas trompées. Comme nous l'avons déjà évoqué, personne ne peut se vanter de ne pas être fasciné par tel ou tel aspect de ce pays extraordinaire. C'est bien la preuve qu'il constitue un formidable facteur de progrès. Il est impossible pour quelqu'un de tempéré d'avoir un aspect tranché sur toutes ces questions.

Malgré ces quelques lignes modérées, il faut rappeler la fantastique vigueur de l'offensive américaine. Elle essaye de convertir nos esprits au mode de pensée américain, pour préserver la suprématie des Etats Unis et garantir ses débouchés. Mais cette vigueur ne peut laisser insensible un nombre croissant de gens. Comment cette lutte pour nos esprits peut-elle évoluer ? Quelles sont les perspectives ?

Écoutons Philippe d'Hugues : «Pourtant, il ne faut pas désespérer, car les excès du terrorisme intellectuel mondialiste, l'arrogance dont ils s'accompagnent, les ridicules aussi

de certaines pratiques indisposent un nombre croissant de bons esprits de toute provenance... ».

L'Histoire fourmille d'exemples de dominations qui ont fini par être combattues et rejetées. L'assimilation culturelle est souvent battue en brèche, à l'exemple des luttes d'indépendantistes régionaux au sein de nombreux Etats Nations. Néanmoins, ces dernières luttes se heurtent à une puissance supérieure qui ralentit, voir empêche l'éclosion de ces revendications. Seule les offensives violentes, menées par des peuples venus d'ailleurs ont réussi à faire disparaître des dominations profondément ancrées.

Quelles pourraient être ces pays qui viendraient se heurter de front à l'influence américaine ? Sergueï Kazennov et Vladimir Koumatchev¹ nous livrent leur réponse. Pour eux, la crise économique que subie l'Amérique n'est peut-être que le premier signe d'une crise systémique liée en partie au fait que la charge de première puissance mondiale pèse trop sur ses épaules. Ils assurent que le vide laissé par la disparition de l'URSS sera comblé par la Chine, l'Inde et le monde musulman auxquels les Etats Unis accordent de plus en plus d'importance.

Ces vues font apparaître trois enseignements :

- L'Europe est considérée par l'Amérique comme un adversaire commercial mais pas militaire. La communalité des cultures est considérée comme suffisante.
- Les pays potentiellement dangereux à terme sont ceux les plus hermétiques au mode de pensée américain.
- On distingue bien une offensive de charme américaine dans leur direction.

Malgré cela, il est difficile d'imaginer comment la situation va évoluer.

Assisterons-nous à un sursaut de la part des Européens en matière culturelle, comme il en existe un en matière de politique de défense ?

Le préalable serait alors une prise de conscience généralisée de la masse des populations, initiée par un discours forcément virulent à l'encontre des Etats Unis. La pénétration américaine telle qu'elle est à présent, et la nécessité de conserver un discours diplomatique rendent cette solution peu vraisemblable.

¹ Sergueï Kazennov et Vladimir Koumatchev, Qui seront les futurs rivaux des Etats Unis ?, Nezavissimaïa Gazeta, Moscou

L'Europe va-t-elle devenir si rapidement mono culturelle qu'elle va doper la vigueur de sa culture au point de lutter à armes égales contre l'américaine ?

La culture européenne existe déjà. Néanmoins, les cultures de chacun des états sont si vieilles et si enracinées qu'on voit mal comment elles pourraient s'uniformiser autrement que sous les "assauts" américains.

Les futurs concurrents (Chine, Inde et monde musulman) arriveront-ils à imposer leur culture ? Même si l'une de ces entités parvient à supplanter les Etats Unis dans le rôle de première puissance mondiale, il est peu probable qu'elle pourra imposer sa culture comme les Etats Unis le font actuellement. En effet, les trois cultures en question paraissent peu attirantes pour de multiples raisons. Le cas échéant, elles rencontreraient la résistance de la culture occidentale dans son ensemble.

Une récession prolongée de l'économie américaine et l'affirmation de la prééminence économique européenne pourraient-elles ôter à la première ses armes principales et réduire sa vigueur ?

Les Américains sont assis sur une telle puissance financière qu'ils disposent encore pour longtemps des moyens d'inonder le monde de leurs produits. De plus, le "pouvoir doux" de la conquête culturelle s'appuie sur le "pouvoir dur" de la puissance militaire. Tant que l'Europe sera un nain politique, on ne peut compter qu'elle puisse imposer sa culture, même si elle est la première puissance commerciale du monde.

La pénétration américaine et l'attraction qu'exercent les Etats Unis sont telles que le rejet est impossible, et que l'on s'apprête à voir émerger une culture "occidentale", mélange de toutes celles des pays qui composent ce groupe ?

Cela reste la solution la plus probable. En effet, on assiste d'ores et déjà à une prise de conscience en Europe de l'Ouest des excès de la colonisation américaine. La montée en puissance de l'Union Européenne, le recentrage des Etats Unis sur ses adversaires potentiels, la nécessité d'allier ces deux ensembles pour continuer à assurer la prééminence de l'Occident sont les raisons qui obligeront peut-être les Etats Unis à modérer la vigueur de leur offensive. Elles rendront également un peu plus de place aux cultures anciennes qui restent vigoureuses. Cette solution permettrait un mélange plus harmonieux, au plus grand bénéfice de tous.

En attendant, et pour apporter en guise de conclusion une réponse à la question posée par ce document, on peut dire que la culture américaine se répand dans le monde, en particulier en Occident, à une vitesse jamais égalée dans l'histoire.

Les deux principales raisons sont tout d'abord sa vigueur, riche de volume et d'originalité, et poussée par une attirance jamais démentie.

Ensuite et surtout, la raison principale réside dans la volonté d'hégémonie économique. La volonté de puissance, le projet expansionniste ne sont pas tellement le fait du département d'Etat, au Pentagone ou à la CIA. Ils sont le fait des conseils d'administration des banques, des sociétés commerciales, des pourvoyeurs de télécommunications, de divertissements et de fast food. Il n'y a rien là que de très légitime, ils ne font que défendre les lois du marché.

L'ambition des Etats Unis n'est pas la domination politique mais la prospérité matérielle. L'exercice de leur puissance a pour but de garantir le maintien d'un système mondial dans lequel la politique laisse l'économie faire son travail toute seule. Les Américains utilisent leur "pouvoir dur" afin de garantir l'ordre et afin que nul ne puisse empêcher leur "pouvoir doux", celui de leurs produits et de leurs services de s'installer et de régner.

Table des matières

| | |
|---|----|
| SOMMAIRE..... | 2 |
| INTRODUCTION..... | 3 |
| 1. UNE HIERARCHIE DES CULTURES ? | 7 |
| 1.1. Comment nous utiliserons le terme culture | 7 |
| 1.2. Etudes de deux cultures occidentales différentes | 7 |
| 1.3. Puissance de la culture américaine | 9 |
| 1.4. Facteurs favorables à sa propagation..... | 13 |
| 2. MODES DE PROPAGATION DE LA CULTURE AMERICAINE..... | 17 |
| 2.1. La lutte pour la domination du 7 ^{ème} art..... | 19 |
| 2.2. Le développement des restaurants Mac Donald..... | 25 |
| 2.3. La conquête de l'image..... | 26 |
| 2.4. Autres exemples | 27 |
| 3. LES RAISONS DE CETTE PROPAGATION | 29 |
| 3.1. La modernisation | 29 |
| 3.2. La mondialisation..... | 29 |
| 3.3. Une stratégie délibérée | 30 |
| CONCLUSION..... | 35 |
| TABLES DES MATIERES..... | 39 |
| BIBLIOGRAPHIE | 40 |

BIBLIOGRAPHIE

Livres

- ANDREANI Jacques, L'Amérique et nous, Paris, 2000
- DEBRAY Régis, Les Empires contre l'Europe, Paris, 1985
- DEL VALLE Alexandre, Guerres contre l'Europe, Paris, 2000
- D'HUGUES Philippe, L'envahisseur américain, Hollywood contre Billancourt, Favre, Lausanne 1999
- LEMIEUX Pierre, Les politiques culturelles à l'épreuve. La culture entre l'Etat et le marché, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1996
- MARSHALL Andrew, Some thoughts on military revolutions, seconde version, 1993
- MURAWIEC Laurent, La guerre au XXIe siècle, Paris, 1999
- ROSS George, « La nouvelle diplomatie », Le monde diplomatique, Août 2000
- SHAPIRO Andrew, We are number one, where America stands and falls, New York, 1992
- STRANGE Susan, States and Market, 1988
- VAÏSSE Justin, Le modèle américain, Collection "Synthèse", Armand Colin, Paris, 2000
- Revue française de géopolitique, la guerre des mondes, médias planétaires ou médias américains, Paris, 1998
- Livres annuels des statistiques de l'Unesco, édition 1990
- Livres annuels des statistiques de l'Unesco, édition 2000

Articles

- ARTAUD Denise, Les Etats Unis et l'Europe : s'orientent-on vers une nouvelle forme de colonialisme ?
- CASSEN Bernard, La langue-dollar, Manière de voir, Septembre 2000
- DE LA GORCE Paul Marie, Les Balkans sous l'emprise de l'OTAN, Manière de voir, Septembre 2000
- FANTASIA Rick, Le système « McDo », Manière de voir, Septembre 2000
- GIRARD René, L'expansion, 2 juin 1994
- KAZENNOV Sergueï et KOUMATCHEV Vladimir, Qui seront les futurs rivaux des Etats Unis ?, Nezavissimaïa Gazeta, Moscou 2000
- ROOS George, LA nouvelle diplomatie, Le Monde Diplomatique, Août 2000
- RAMONET Ignacio, Contrôler les esprits, Manière de voir, Septembre 2000
- WARDE Ibrahim, Nouvelle économie, Dow Jones : jusqu'ici tout va bien ; Irrésistibles « business schools », Manière de voir, Septembre 2000

